

PAYSAGEOLOGIE PSYCHOGEOGRAPHIQUE DE LA SCHIZOSPHERE POSTMODERNE : 1ERE PARTIE

« La psychogéographie est, si l'on veut, une sorte de « science-fiction », mais science-fiction d'un morceau de la vie immédiate, et dont toutes les propositions sont destinées à une application pratique, directement pour nous. »

Guy E. Debord

Neuroprogrammes linguistiques, esthétiques et métaphysiques

J'ai intitulé cette intervention « paysageologie psychogéographique de la schizosphère postmoderne ». Cette distribution en rafale de néologismes « barbares » semblera sûrement bizarre, étrange pour ne pas dire étrangère voire carrément excentrique bien que nous ne soyons pas habitué ici au conformisme de la pensée, c'est-à-dire du Logos et donc du Verbe.

Un Verbe incarné dans la langue qui, soit dit en passant, est évidemment, selon nous, un neuro-programme en perpétuelle évolution arborescente ou plutôt en incessante expansion rhizomatique selon un processus mutant de destruction/création, un "work in progress" en quelque sorte, engendré par un cerveau paradoxal, c'est-à-dire un réseau neuronal à haute densité fractale fonctionnant selon les lois cosmiques du chaos déterministe.

Par ailleurs, on peut considérer métaphoriquement que son apprentissage est analogue au téléchargement et à l'installation d'un logiciel dans nos « neuromatrices cérébrales ».

On rejoint donc là quelques considérations propre à l'imaginaire de la cyberculture faisant du cerveau un système de traitement de l'information d'une extrême complexité chaotique tandis que l'ordinateur est parfois perçu comme un cerveau cybernétique en gestation, une Intelligence Artificielle en devenir.

On le sait, cette approche s'inspire des travaux des précurseurs de l'informatique moderne comme les mathématiciens Alan Turing, John von Neumann ainsi que le père de la cybernétique Norbert Wiener.

Leurs découvertes et hypothèses sont aujourd'hui au centre des recherches des sciences cognitives, des réseaux de neurones formels aux études de neurophysiologie, qui tentent de décrypter le fonctionnement du cerveau.

C'est ainsi par exemple que dans son étude "L'ordinateur et le cerveau"¹, John von Neumann émet l'hypothèse que le cerveau traite les informations qu'il reçoit du monde extérieur dans un langage naturel encore inconnu.

¹ John von Neumann, *L'ordinateur et le cerveau*, Flammarion, Champs Université, 1996.

Ce langage naturel n'est bien sûr pas sans rappeler cette « substance linguistique codée génétiquement » qu'est l'ADN, cristal aperiodique en double spirale et principe vital présent dans chaque cellule de chaque être du réseau global de la vie.

ADN que l'anthropologue Jeremy Narby, suite à son travail sur l'origine hallucinatoire de l'immense savoir botanique des peuples indigènes d'Amazonie, met en correspondance avec les visions chamaniques du double Serpent ou Dragon cosmique, symbole antique quasi-universel du principe vital et autres forces naturelles que l'on retrouve par ailleurs dans une multitude de mythologies sur la planète².

Pour résumer brièvement, les travaux sur le chamanisme suggèrent que l'état de conscience défocalisé induit par les techniques chamaniques et les substances hallucinogènes comme l'ayahuasca jouant comme « fournisseurs d'accès » au réseau global de la vie à base d'ADN, permet l'immersion dans une réalité virtuelle noosphérique et ainsi d'entrer en méta-communication avec des entités extra-humaines, le monde invisible des essences animées de la nature qui selon l'hypothèse de Jeremy Narby pourraient être le fruit d'émissions par l'ADN de biophotons sous formes d'ondes ultra faibles à la limite du mesurable.

Ce sont des réflexions similaires que développaient déjà dans les années 60 et 70 quelques figures emblématiques de la contre-culture psychédélique américaine comme Terrence Mc Kenna et Timothy Leary, scientifiques avant-gardistes, anti-conformistes et iconoclastes que d'aucuns considéraient alors comme les chantres et gourous du LSD et autres substances hallucinogènes avant de devenir « gourou du web » selon l'expression de Philippe Breton à propos de Timothy Leary qui considérait l'ordinateur comme le LSD des années 90.

Mais plus que « gourou du Web », Timothy Leary fût surtout, au cours des années 80 et 90, le chantre d'une contre-culture cyberpunk, affirmant le rôle précurseur de la « beat generation » et de l'underground américain dans l'avènement du cyberspace et de la société de l'information.

Dans son article « ordinateurs et liberté » que l'on trouve en France dans le recueil de textes "Chaos et cyberculture"³, il écrit : « je sais que nos recherches sur les psychédéliques et la contre-culture de la drogue elle-même préparaient le terrain à l'ère du PC. C'est effectivement un brillant spécialiste du LSD, John Lilly, qui, en 1972, a écrit Programming and Meta-Programming in the Human Bio-Computer, une thèse sur le cerveau en tant que système de traitement de l'information. En désamorçant provisoirement les circuits de protection de l'esprit, les psychédéliques donnent un aperçu du fonctionnement chaotique du cerveau. Je veux parler de l'extraordinaire accélération des images, de la détérioration des perceptions analogiques, de la multiplication des programmes cérébraux incohérents. Les sept millions d'Américains ayant fait l'expérience des capacités potentielles du cerveau grâce au LSD ont sûrement préparé la voie à la société de l'informatique. »

Quoiqu'il en soit, ce qui est en jeu dans ces quelques remarques préliminaires à notre réflexion sur une « paysageologie psychogéographique de la Schizosphère postmoderne » est, vous l'aurez compris, la mise en place d'un cadre conceptuel heuristiquement efficace, d'une boîte à outils théorique pertinente pour les « artistes-chercheurs » du 21ème siècle s'intéressant notamment à l'avènement de la socialité postmoderne schizosphérique, au

² Jeremy Narby, Le Serpent Cosmique, l'ADN et l'origine du savoir, Georg éditeur, 1995.

³ Timothy Leary, Chaos et Cyberculture, éd. du Lézard, 1996.

surgissement d'un néo-tribalisme à l'ère des réseaux de communications électroniques et de la société digitale.

La compréhension des mutations sociétales en cours ne peut évidemment se faire sans un dépassement des anciennes catégories normatives, sans l'élaboration d'un au-delà du rationalisme cartésien propre à la Modernité et son scientisme positiviste dogmatique.

Il s'agit donc de développer des expérimentations de nouvelles méthodes d'acquisition du savoir et de la connaissance, de nouveaux principes cognitifs, une nouvelle configuration qui prennent en compte le « changement de paradigme » sociétal et son « esthétique relationnelle » novatrice aboutissant inéluctablement à une « rupture épistémologique » avec l'ordre antérieur.

Les « concepts », « outils théoriques » et autres « notions » abordés ici sont, on l'a déjà dit, comme autant de logiciels, c'est-à-dire des neuro-programmes linguistiques et esthétiques, voire métaphysiques, à développer puis installer ou réinstaller dans nos neuromatrices cérébrales afin de mettre en œuvre un nouveau mode de pensée.

En l'occurrence une pensée sauvage, rhizomatique et nomade en phase avec le nouveau paradigme esthétique postmoderne conditionnant une vision du monde alternative et mutante. La « raison sensible » intégrant l'intuition, l'instinct et les affects, la « connaissance ordinaire » faisant écho à la « pensée du ventre », au « savoir incorporé » comme à la « pensée de la place publique » proposés par M. Maffesoli à l'instar de l'herméneutique et de la phénoménologie pour penser l'émergence des nouvelles formes de la socialité contemporaine dans le cadre d'une sociologie compréhensive entrent, selon nous, en résonance avec l'idée de « pop analyse » ou de « schizo-analyse » dérivées de la proposition faite par Deleuze et Guattari de « cartographie schizo-analytique » qui est à l'image du rhizome qu'elle prend pour objet et dont elle fait finalement partie.

Ainsi pour Deleuze et Guattari, la pensée n'est pas arborescente et le cerveau lui-même avec son « réseau des réseaux » neuronaux, aurait un fonctionnement rhizomatique.

« La discontinuité des cellules, le rôle des axones, le fonctionnement des synapses, l'existence de micro-fentes synaptiques, le saut de chaque message par-dessus ces fentes, font du cerveau une multiplicité qui baigne dans son plan de consistance.. »⁴

La schizo-analyse s'apparente donc à une expansion rhizomatique de la pensée qui est aussi une anti-généalogie, le contraire d'une histoire et de sa vision linéaire.

L'histoire ayant toujours été écrite du point de vue des sédentaires au nom d'un appareil d'Etat unitaire, les auteurs en appellent donc à une « Nomadologie ».

« Les nomades ont inventé une machine de guerre contre l'appareil d'Etat. Jamais l'histoire n'a compris le nomadisme, jamais le livre n'a compris le dehors. Au cours d'une longue histoire, l'Etat a été le modèle du livre et de la pensée : le logos, le philosophe-roi, la transcendance de l'Idée, l'intériorité du concept, la république des esprits, le tribunal de la raison, les fonctionnaires de la pensée, l'homme législateur et sujet. Prétention de l'Etat à être l'image intériorisée d'un ordre du monde, et à enraciner l'homme. Mais le rapport d'une

⁴ G. Deleuze et F. Guattari, Mille Plateaux, capitalisme et schizophrénie 2, éd. de Minuit, 1980, p.24.

machine de guerre avec le dehors, ce n'est pas un autre « modèle », c'est un agencement qui fait que la pensée devient elle-même nomade. »⁵

Pour la mettre en rapport avec les forces du dehors, pour qu'elle soit en phase avec son environnement et ainsi en prise avec le réel, avec la socialité rhizomatique et sa puissance souterraine, il faut donc faire de la pensée une « machine de guerre nomade » contre le conformisme institutionnel d'un rationalisme morbide et mortifère car réducteur, scientiste, technocratique et figé dans ses certitudes dogmatiques.⁶

« Toute pensée est déjà une tribu, le contraire d'un Etat » affirme Deleuze et Guattari pour qui, par ailleurs, les tribus ou « les meutes, les bandes sont des groupes du type rhizome, par opposition au type arborescent qui se concentre sur des organes de pouvoir. C'est pourquoi les bandes en général, même de brigandage, ou de mondanité, sont des métamorphoses d'une machine de guerre, laquelle diffère formellement de tout appareil d'Etat, ou équivalent, qui structure au contraire les sociétés centralisées. »⁷

C'est donc aussi en ce sens que l'on peut parler de la schizo-analyse comme d'une « pop analyse », une « pensée de la place publique », une « connaissance ordinaire » alimentant et s'alimentant de la « pop culture », de la culture populaire, de sa « sagesse démoniaque », de sa « pensée sauvage » et de son « quant-à-soi » méfiant vis-à-vis de toutes les formes instituées. La « pop analyse » s'inspire donc de toutes ses créations éthiques et esthétiques, ses mythologies, ses imaginaires, ses pratiques, etc., circulant au gré des courants, des flux et reflux chaotiques de ce bain nourricier qu'est la vie quotidienne, ce « bouillon de culture » qui est la matrice de la socialité de base.

Hypertexte et pensée rhizomatique

Cette approche nous renvoie aussi directement à l'idée d'une « pensée en réseau » en acte, entre autre, dans les milieux de la cyberculture et induite notamment par l'avènement planétaire de la technologie informatique des liens hypertextes⁸.

Technologie qui a, rappelons-le, largement contribué à la popularisation de l'Internet en facilitant grandement le mode de navigation mentale dans le cyberspace.

Or, comme l'énonce Theodor Nelson, inventeur du mot, « l'hypertexte est un mode d'organisation des données et un mode de pensée. (...) Il s'agit d'un concept unifié d'idées et de données interconnectées, et de la façon dont ces idées et ces données peuvent être éditées sur un écran d'ordinateur »⁹.

On peut définir cette technique d'agencement comme un système d'organisation spatiale de données composé de fragments multiples interconnectés et tissés dans un réseau à l'aide d'hyperliens.

⁵ G. Deleuze et F. Guattari, op. cit. p. 36.

⁶ Cf. G. Deleuze et F. Guattari, "traité de nomadologie: la machine de guerre", in Mille Plateaux, op. cit.

⁷ idem, p. 443

⁸ Sur l'hypertexte et son mode de pensée influençant les recherches en architecture et en urbanisme voir notamment le texte "hypertexture", www.electronicshadow.com/biographies/liquid/hprtxtu0.htm

⁹ Theodor H. Nelson, *Literary machines*, 1981.

La notion d'« hyperlien » n'est pas sans rappeler celles de « micro-fentes » et de « tiges souterraines » évoquées par Deleuze et Guattari à propos du rhizome, de ses « plateaux » et « multiplicités » interconnectés.

De même Roland Barthes, en 1977, en évoquait déjà l'idée à propos de l'« intertextualité » qui est « un processus par lequel un texte est présent dans d'autres, la manière dans laquelle les textes se réfèrent perpétuellement à d'autres éléments dans l'espace de production culturelle. »

Il s'agit donc d'une architecture de l'information non-linéaire ou plutôt multilinéaire, multidimensionnelle et multidirectionnelle.

En l'occurrence une architecture baroque, fractale, invisible, hétérogène, fluide, interactive, malléable, pliable, intégrant la rupture et la discontinuité et permettant une multiplicité de parcours et de combinaisons dans un médium hybride et digital mêlant le texte, l'image et le son.

On peut donc parler ici d'une véritable « rupture épistémologique » et/ou d'un « changement de paradigme » à l'égard des formes classiques de la pensée, causes et effets des mutations sociétales contemporaines par l'incidence fondamentale qu'exerce le mode de pensée sur la structuration sociale et inversement.

L'hypertexte comme nouvelle forme discursive induit ainsi le déplacement libre du lecteur ou de l'internaute à travers différents fragments interconnectés. Ce qui constitue une variable transformant la structure figée, hiérarchique et arborescente du texte classique en une forme dynamique et multidirectionnelle.

« Le texte statique s'est transformé en une forme fluide, liquide, dans laquelle l'existence de multiples combinaisons forme une structure rhizomatique ».

Par conséquent, « L'hypertexte comme modèle d'une pensée réticulaire met en cause les formes classiques de la pensée basées sur les concepts de hiérarchie, linéarité, ordre, et transforme la perception et la conception de l'environnement »

De même le passage du texte à l'hypertexte, et donc aussi d'une technologie analogique à une technologie digitale, n'illustre-t-il pas également à merveille cette rupture épistémologique accompagnant le dépassement du paradigme cartésien et la transposition d'une société industrielle à une société postindustrielle ou encore, et surtout, de la Modernité à la socialité postmoderne et son ambiance libertaire, entropique, rhizomatique, interconnexions de tribus en réseaux.

Les tribus du rêve cybernétique

Dans ses travaux l'anthropologue Barbara Glowczewski a montré également l'existence d'une pensée réticulaire multidimensionnelle chez les tribus Aborigènes d'Australie dont le système cognitif spatialisé et la cosmogonie reposent sur une vision traditionnelle de l'univers qu'elle qualifie de « connexionniste » dans le sens où tout y est virtuellement connectable et interdépendant.

« Toute connexion entre deux éléments a des effets sur d'autres éléments du réseau. Que ce soient les hommes et les femmes, le règne animal, végétal ou minéral, la terre, le souterrain ou le ciel, l'infiniment petit et l'infiniment grand, la vie actualisée et les rêves, tout interagit. Ces connexions sont mises en œuvre par les rites, par les rêves, et par le lien spirituel et physique qui unit chaque humain à certains éléments de son environnement – lien que l'on a coutume d'appeler, en anthropologie, « totémique ». »¹⁰

Cette pensée traditionnelle en réseau se manifeste notamment par la perception de la mémoire comme un espace-temps virtuel et la projection de savoirs sur un réseau géographique à la fois physique et imaginaire.

Elle s'articule autour de la production de « cartes mentales » liées à l'élaboration d'« itinéraires mythiques » lors de pratiques rituelles liant chants, danses et peintures corporelles, considérées comme des « récits en performance » traitant l'information qui provient souvent également de l'interprétation des rêves.

Ce qui se joue là c'est l'émission et la réception d'informations essentielles à la survie de ces sociétés de chasseurs-cueilleurs dont les immenses territoires nécessitent la consignation de données relatives au déplacement de sites en sites et donc la cartographie cognitive sous forme, en l'occurrence, d'itinéraires reliant des lieux pensés comme les traces d'ancêtres mythiques.

La pratique onirique y joue donc un grand rôle car « tout ce que l'on voit et entend en rêve n'est qu'une remémoration d'éléments existant depuis toujours – les prototypes de traces – qui s'agencent, se connectent de manière nouvelle. Quasi infinies, les combinaisons sont toujours localisées dans des êtres éternels aux formes hybrides qui ont laissé des traces dans des lieux sacrés où ils continuent de rêver. »¹¹

De même la notion de « dreaming », englobant la mythologie et ses parcours, renvoie à un espace-temps éternel - qui n'est pas sans rappeler notre cyberspace - auquel on peut se connecter par ces portails virtuels que sont les sites sacrés, les rites et donc surtout la pratique onirique.

Cette pensée en réseau de la tradition Aborigène repose sur une relativité du temps et de l'espace (support de traces donc d'informations) et sur une interprétation qui se déploie sur cinq dimensions que B. Glowczewski, résume en ces termes : la « mise à plat du temps se déchiffre comme une piste d'animal. Elle permet de redéployer le plan à deux dimensions des traces vers l'émergence en trois dimensions de l'être qui les a laissées, et qu'on peut alors nommer puis mettre en mouvement en quatre dimensions, c'est-à-dire dans un récit qui, par définition, déroule du temps. A sa manière, un bon pisteur est un maître du temps, lui qui sait déduire l'ancienneté d'un passage (...). Le temps du récit est aussi celui du chant qui avance en changeant de tempo, afin que les marcheurs mémorisent la vitesse recommandée (..) dans leur déplacement de site en site. Le sommeil fait passer dans une cinquième dimension, celle du rêve, qui permet d'expérimenter la synchronicité du mythe sous forme de condensations et d'associations dans une matrice onirique où les images et les sons se connectent sans être entravés par la linéarité du temps ou par les distances et les barrières de l'espace. »¹²

¹⁰ Cf. Barbara Glowczewski, «La pensée en réseau des Aborigènes», in Le Nouvel Observateur, hors-série n° 51, juillet/août 2003.

¹¹ Idem.

¹² Idem.

Cette « cinquième dimension » du rêve dans le système d'interprétation propre au mode de pensée des tribus Aborigènes, cette « matrice onirique » où les images et les sons, débarrassés de la linéarité du temps, des distances et barrières de l'espace, s'interconnectent avec l'imaginaire collectif, avec le mythe et ses récits, et n'est donc pas sans rappeler et nous renvoyer à « la matrice du cyberspace », et autres « noosphère » de la cyberculture.

Rappelons que cette notion de « noosphère » - ou « sphère de l'imaginaire » - a d'abord été conceptualisée dans les années 50 par le biologiste, jésuite et mystique, Teilhard de Chardin qui, dans une tentative de réconcilier science et religion, la conçoit comme une sorte de conscience collective planétaire, une immense machine à penser, un magma d'informations entourant la surface du globe comme l'atmosphère et qui est à l'intellect ce que la « biosphère est pour la vie »¹³.

Ce grand nuage immatériel serait composé de tous les inconscients humains émis par le cerveau droit et la nuit, lors du sommeil, notre cerveau droit aurait la capacité d'aller puiser dans ce magma noosphérique. Ainsi, ce que nous croyons imaginer et inventer viendrait en fait de la noosphère¹⁴.

La vision cosmique et la « pensée connexionniste » de Teilhard de Chardin, ses propositions de « collectivisme » et de « noosphère » exprimant le désir d'en finir avec « la séparation des humains » inspireront par la suite les théoriciens de la communications, comme le canadien Marshall Mac Luhan qui déclare que la noosphère est « le cerveau technologique de l'univers (...) la membrane technologique jetée sur l'ensemble du globe par la dilatation électronique de tous nos sens. »¹⁵

Mac Luhan prophétisa l'avènement d'un réseau planétaire issu des nouvelles technologies de la communication électronique formant un immense « village global » qui s'est concrétisé avec le développement de la micro-informatique, de l'Internet et du multimédia.

Teilhard de Chardin et Marshall Mac Luhan deviendront donc des références dont les écrits imprègnent et façonnent tout l'imaginaire de la cyberculture.

C'est d'ailleurs pour désigner les néo ou post-cyberpunks des années 90 que l'artiste français Yann Minh, écrivain, infographiste, vidéaste cyber, a inventé le terme « noonaute », littéralement « navigateur de l'imaginaire »¹⁶.

Un mode de navigation mentale basé sur la technologie des hyperliens donc, et qui, comme les images et sons du rêve chez les Aborigènes, « libère le contenu de toute contrainte spatiale et temporelle »¹⁷.

D'ailleurs pour B. Glowczewski, « c'est parce qu'on s'est habitué à circuler sur l'Internet qu'on comprend mieux la construction, pourtant très ancienne, de la pensée en réseau chez les Aborigènes. »¹⁸

¹³ Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Seuil, Paris, 1955.

¹⁴ Voir aussi, Maxence Grugier, "Biocomputer et cybersphère", in *Cyberzone*, n°3

¹⁵ Marshall Mac Luhan, *La galaxie Gutenberg*, Mame, Paris, 1967, cité par P. Breton, in *Le culte de l'Internet*, op. cit.

¹⁶ cf. www.yannminh.com

¹⁷ cf. le texte "hypertexture" sur le site web www.electronicshadow.com, op.cit.

¹⁸ Barbara Glowczewski, "La pensée en réseau des Aborigènes", op. cit.

Il s'agit d'un effet de la rupture épistémologique impliquant un changement de paradigme que nous évoquions plus haut et qui, pour l'auteur, « concerne notamment le fonctionnement de la mémoire, ou la relation entre la matière et l'esprit, l'actuel et le virtuel. »¹⁹

Par ailleurs, dans une problématique proche de la « résistance électronique » désignant notamment ceux qui ont décidé de reprendre le gouvernail de leur pensée sur l'océan de l'information pour réenchanter le monde, l'expansion rhizomatique planétaire de l'Internet a permis la connexion entre ces deux modes de pensée réticulaire multidimensionnelle pour en faire une « machine de guerre » en faveur de la cause aborigène des « tribus du rêve cybernétique »²⁰ contre l'appareil d'Etat australien et sa logique de domination.

Ce qu'illustre les propos de B. Glowczewski qui rapporte que « la rencontre entre le mode d'organisation non linéaire des nouvelles technologies et la manière dont la pensée traditionnelle se déploie peut favoriser la transmission de ces savoirs aujourd'hui menacés : les Aborigènes ont développé de très nombreux sites Internet, dont ils se servent pour diffuser des informations sur leurs luttes politiques et juridiques et pour promouvoir leur culture. Grâce aux hyperliens, le support numérique a permis de restituer, pour un usage éducatif dans la communauté, les liens entre différents médias aborigènes : peintures corporelles, sur le sol, récits oraux, chants, danses, sites sacrés, itinéraires géographiques, rêves. »²¹

En anthropologue, l'auteur en conclut que les principes cognitifs des Aborigènes combinent des aspects universels de la pensée, mis de côté par l'Occident durant les siècles dominés par l'écriture, et que l'avènement de l'ère de l'audiovisuel et des technologies multimédia ferait aujourd'hui de nouveau émerger.

Un des aspects universels de la pensée concernerait donc le côté « topologique des cartes mentales aborigènes projetées dans la géographie sous forme d'itinéraires reliant des lieux pensés comme des traces d'ancêtres mythiques (visible aussi dans l'art) [et qui se retrouverait] à des degrés divers dans la plupart des sociétés, y compris la nôtre aujourd'hui. »²²

C'est pourquoi le mode de pensée en réseau des Aborigènes entre aussi directement en résonance avec les interrogations épistémologiques contemporaines sur le fonctionnement de la mémoire, les ordinateurs et l'Internet.

Ainsi donc, selon B. Glowczewski, « excepté leur vitesse de traitement des informations, les nouveaux dispositifs de communication ne reflètent rien de plus que la formidable capacité humaine à connecter entre eux données et savoirs à partir d'une mémoire inscrite dans le corps. »²³

Et à propos de connexion, on voit bien comment l'aspect topologique des cartes mentales aborigènes et de leurs « itinéraires mythiques » renvoient à la « cartographie schizo-analytique » et à la pensée rhizomatique hypertextuelle impliquant un certain « nomadisme psychique » porteur d'une « psychotopologie du quotidien ».

¹⁹ idem

²⁰ cf. B. Glowczewski, "Les tribus du rêve cybernétique", in L'Australie, ed. Autrement, 1983.

²¹ idem.

²² idem

²³ idem

Ces quelques considérations épistémologiques et méthodologiques n'ont pour d'autre but que de montrer que la Recherche implique nécessairement la question du mouvement, du déplacement, du parcours et de l'itinéraire suivi par la pensée en quête de connaissances, de savoirs, de données et informations.

Par conséquent l'adoption, plus ou moins consciente, d'un (ou plusieurs) « système de navigation » mentale dans l'infosphère schizo-matricielle formée par le réseau global de la Vie, devient elle-même nécessaire à un repérage fructueux des « flux de force » et « points de puissance », ces « points nodaux » riches en contenu heuristique car rassemblant un grand nombre de connexions.

D'une manière métaphorique, on pourrait donc voir le chercheur comme un chasseur-cueilleur initié à la traque des données et informations en suivant des pistes, dans l'optique de construire des savoirs et connaissances permettant l'accès à la compréhension.

Ce qui nécessite aussi de savoir sortir des sentiers battus et autres chemins balisés par la pensée savante et le rationalisme de la Modernité.

En ce sens, le chercheur animé par le seul désir de faire des découvertes est aussi un explorateur et un aventurier sachant prendre des risques et fuyant les lourdeurs académiques et les divers conformismes du « scientifiquement correct ».

Et ainsi, à l'image du mode de pensée interactif et évolutif induit par la technologie des hyperliens, « l'explosion combinatoire des parcours potentiels le confronte constamment à sa propre création et à son comportement affectif».²⁴

Ce qui est encore à mettre en relation avec ce que dit B. Glowczewski, pour qui « la capacité de choisir son propre chemin se greffe sur une matrice de sites fixes dont certaines connexions sont données sous formes d'itinéraires, et d'autres restent à établir et peuvent se conjuguer entre elles à l'infini. A l'image des synapses et des neurones à l'œuvre dans le cerveau, les relations que les Aborigènes installent entre les lieux, entre les choses et entre différents niveaux d'interprétation, si elles suivent des chemins balisant des couches superposées d'une mémoire ancienne, font émerger des informations nouvelles.»²⁵

Dérive psychogéographique et fractalité de la Schizosphère

Ici l'approche situationniste de l'espace urbain et en particulier la notion de « dérive psychogéographique » formulée notamment par Guy Debord²⁶, peut fournir un complément à l'élaboration de notre « méthodologie de recherche intuitive » basée sur le repérage et la cartographie cognitive influentielle des « points nodaux », ces nœuds d'informations qui se forment par condensation en « multiplicités interconnectées », à certains moment, dans le « rhizome schizosphérique sociétal » comme autant de tendances émergeant de la Puissance souterraine dans l'hypertexture de l'actuel et du quotidien.

²⁴ cf. "Hypertexture", op. cit.

²⁵ B. Glowczewski, op.cit.

²⁶ Guy Ernest Debord, "Théorie de la dérive", initialement publié dans la revue surréaliste belge Les lèvres nues, n° 9, décembre 1956 et dans l'Internationale Situationniste, n° 2, décembre 1958.

Mais avant de nous attarder sur les « vagabondages initiatiques » nécessairement induit par la dérive urbaine situationniste, il faudrait au préalable s'arrêter sur la notion de « psychogéographie » qui revêt une importance toute particulière dans le cadre d'une paysageologie, c'est-à-dire d'une science des paysages en rapport avec la morphologie sociale spécifique à la postmodernité.

Ainsi donc, pour les situationnistes, la psychogéographie « est l'étude des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, sur le comportement affectif des individus. Son objectif est d'affiner les qualités de jouissance du plaisir subjectif.

La psychogéographie se présente comme la science-fiction de l'urbanisme où s'exprime la conscience poétique du voyageur-viveur qui peut y fixer l'itinéraire de son exploration. Il y détermine l'évaluation de ses découvertes et de ses émotions.»²⁷

On pourra donc considérer le paysage, qu'il soit réel, naturel et artificiel, ou bien mental, virtuel, électronique et imaginaire, comme une matrice psychogéographique.

Qu'elle reflète la géométrie fractale de la nature dans toute sa splendeur ou bien le chaos hyperurbain il ne s'agira au final qu'une affaire de multiplicités d'espaces, de formes, d'ambiances, de sphères, d'atmosphères, de climats, de sites, de situations, d'affects, de flux, de courants, d'agencements, de lignes de fuite et de rupture, de fragments, d'invariance d'échelles, de plis et de surplis, de rhizomes et autres biotopes réticulaires où s'interconnectent la carte et le territoire, la schizo-analyse et la psychogéographie.

Celle-ci nous renvoie aussi directement aux thématiques des « ambiances matricielles » et du « génie du lieu qui fait lien » largement abordés par M. Maffesoli dans toute son œuvre.

La psychogéographie implique donc l'exploration, la recherche, la découverte et par conséquent un certain nomadisme au cœur du « Réseau-monde », autre manière de dire « la société en réseau ».

Un nomadisme qui est bien dans « l'air du temps » postmoderne de ce début de 21ème siècle quitte à prendre la forme d'un techno-nomadisme s'actualisant par une dérive psychogéographique dans l'hypertexture rhizomatique de l'infosphère schizo-matricielle du cyberspace.

Quoiqu'il en soit, « la dérive urbaine et l'hypertexte transposé à l'urbain ont en commun un état de stimulation induit par le déplacement à travers des fragments ; la rupture devenant un élément constitutif et productif de l'urbain. Par conséquent, l'intérêt porté à l'approche psychogéographique est fondé sur la vision d'un ensemble qui n'est plus perçu comme un élément externe et statique, mais comme un environnement qui peut être expérimenté et vécu. L'espace urbain n'est plus déterminé par sa fonctionnalité et sa cohérence spatiale, mais il est décrit comme une matrice fragmentée, de plaques hétérogènes, générant des ambiances multiples.»²⁸

Cette « matrice fragmentée, de plaques hétérogènes, générant des ambiances multiples » résume bien ce qu'on entend ici par le néologisme « schizosphère »²⁹ qui ramène aussi à la notion d'« infosphère schizo-matricielle », toutes choses appliquées à l'« hypertexture

²⁷ Sergio Ghirardi, Nous n'avons pas peur des ruines, les situationnistes et notre temps, L'insomniaque, 2003. p. 34.

²⁸ cf. "hypertexture", op. cit.

²⁹ rappelons que "schizo" vient du grec "schizein" qui signifie "fendre".

sociétale du réseau-monde » et renvoyant à l'idée de « fragmentation polythéiste » - dans le sens weberien d'un « polythéisme des valeurs », c'est-à-dire d'une diversité, pluralité, multiplicité de valeurs.

Fragmentation polythéiste à l'œuvre, notamment, dans le processus de tribalisation marquant l'avènement de la socialité postmoderne.

« *Les tremblements de la Schizosphère* »

Chose étonnante, en explorant les flots de données concernant la « Schizosphère », on retrouve ce terme notamment sous la plume du géophysicien américain Christopher Scholz, amateur de géométrie fractale, spécialiste des tremblements de terre et par conséquent de la forme et de la structure de l'écorce terrestre, autrement nommée « lithosphère », troisième élément de la biosphère.

Comme le rapporte James Gleick dans son ouvrage sur « la théorie du chaos déterministe » et son nouveau paradigme scientifique, « pour Scholz, le travail des géophysiciens consistait à décrire la surface de la Terre, cette surface dont la rencontre avec les océans forme les côtes maritimes. Mais le sommet de la croûte terrestre renferme un autre type de surfaces, les surfaces des crevasses. Les failles et fractures y sont si abondantes qu'elles constituent la clé de toute bonne description de l'écorce terrestre, et sont finalement plus importantes que le matériau qu'elles traversent. Elles forment un réseau en trois dimensions et engendrent ce que Scholz appelait en plaisantant la « schizosphère ». Elles contrôlent l'écoulement des fluides dans le sol – l'écoulement de l'eau, du pétrole et des gaz naturels. Elles contrôlent aussi le comportement des tremblements de terre. La compréhension des surfaces était donc capitale, mais Scholz était persuadé que sa profession se trouvait dans une impasse. Et en vérité aucun cadre n'existait.»³⁰

C'est ainsi que Scholz se tourne vers les outils offerts par la géométrie fractale dont les vues pénétrantes vinrent à la rescousse des chercheurs qui étudiaient la manière dont les choses se mélangent, se divisent ou volent en éclats.

La géométrie fractale est notamment une méthode d'observation des matériaux comme les surfaces métalliques aux aspérités microscopiques, les trous et les canaux minuscules dans les roches pétrolifères poreuses ou encore les paysages disloqués des zones sismiques.

Rappelons qu'une structure fractale implique la récurrence d'un motif à l'intérieur d'un motif et cela quelque soit l'échelle d'observation.

Ce qui est le cas, par exemple, des montagnes, des côtes rocheuses, des nuages, des arbres, des flocons de neiges, des vaisseaux sanguins, de l'aorte aux capillaires, des fibres nerveuses, des réseaux de neurones et du corps en général car il semble qu'une organisation fractale contrôle les structures à tous les niveaux et que celle-ci soit une caractéristique universelle de la morphogénèse.

C'est pourquoi les biologistes se tournent vers l'ADN pour en comprendre l'encodage et la réalisation.

³⁰ James Gleick, *La théorie du chaos, vers une nouvelle science*, éd. Flammarion, 1991.

Il semble par ailleurs que la fractalité corresponde à la véritable géométrie de la nature qui va donc conditionner la formation des paysages. C'est ainsi que notre sentiment de beauté à l'égard de ceux-ci résulterait de l'arrangement de l'ordre et du désordre tel qu'on le rencontre dans les objets naturels dont la forme correspond à des processus dynamiques qui ont pris une consistance physique.

Finalement, la fractalité est devenue synonyme d'une manière de décrire, de calculer et de penser des formes irrégulières et fragmentées, déchiquetées et disloquées.

Pourtant comme le rappelle James Gleick, « une courbe fractale implique une structure organisatrice dissimulée à l'intérieur de la complexité monstrueuse de ces formes. »

En cela elle correspond bien au nouveau paradigme esthétique postmoderne, en l'occurrence une « esthétique du chaos », une sorte de « chaomose schizo » pour reprendre une formulation de Félix Guattari.

Ainsi du psychédéisme aux images fractales, il y a une sorte de continuum expérimental. Ce qui est intéressant dans une optique paysageologique, c'est que les mathématiques fractales ont aussi servi au développement de logiciels informatiques de création de paysages virtuels (terrestres et extra-terrestres) incroyablement réalistes. Logiciels ayant notamment servi pour les effets spéciaux cinématographiques.

Il y a donc une structure fractale de la Schizosphère, ce réseau en trois dimensions de failles, de crevasses, de fractures et de micro-fissures formant autant de conduits et de canaux, de grottes et de souterrains.

Notre vision de la « Schizosphère » procède en réalité d'une réflexion socio-anthropologique autour de la notion de « Rhizome » que nous proposons de poser d'emblée comme le type-idéal paradigmatique de la socialité postmoderne, soit « l'hypertexture fractale du rhizome schizosphérique sociétal ».

A l'instar de Deleuze et Guattari, on pourra également parler de « rhizosphère », mais ce qu'il faut alors noter, dès à présent, c'est que toutes ces terminaisons en « sphère » nous renvoient aussi, d'une certaine manière, à la « sphérologie » développée par le philosophe allemand Peter Sloterdijk.

Pour celui-ci, le concept de « sphère », emprunté à la géométrie, suggère que la vie, la constitution de sphère, et la pensée sont des expressions différentes pour désigner une seule et même chose.

Cette triple association repose sur l'idée que la vie ne serait au fond qu'une affaire de forme : « la sphère est la rondeur dotée d'un intérieur, exploitée et fragmentée, que les hommes habitent dans la mesure où ils parviennent à devenir des hommes. Parce qu'habiter signifie toujours constituer des sphères, en petit comme en grand, les hommes sont les créatures qui établissent des mondes circulaires et regardent vers l'extérieur, vers l'horizon. Vivre dans des sphères, cela signifie produire la dimension dans laquelle les hommes peuvent être contenus.»³¹

³¹ Peter Sloterdijk, «Sphères», tome I «Bulles», Pauvert.

Quoiqu'il en soit, la structure fractale de la Schizosphère rhizomatique (ou rhizosphère), matrice psychogéographique de la socialité postmoderne, par définition fragmentée, hétérogène, multiple et réticulaire, renvoie à « l'espace lisse » de la machine de guerre nomade se distinguant de « l'espace strié » de l'appareil d'Etat.³²

De même, les métaphores du « rhizome » et de la « schizosphère » en s'inspirant de la botanique et de la géophysique renvoient aux puissantes forces telluriques et tectoniques de la Nature et au vitalisme dionysiaque de la « centralité souterraine », c'est-à-dire de « l'underground sociétal » animant et irriguant la socialité de base en profondeur.

Michel Maffesoli dans son article de « considérations épistémologiques sur la fractalité » met bien en évidence la complexité, la mise en jeu et l'ordonnement des morceaux d'un monde éclaté qui crée une ambiance matricielle qui est bien dans « l'air du temps ».

A cet égard, il rappelle la notion « d'harmonie conflictuelle » et de « coïncidentia oppositorum », de « contradictoire » à l'œuvre entre l'ordre et le désordre, c'est-à-dire aussi le rôle de « l'anomie » et de « l'effervescence » dans la structuration de tout ensemble civilisationnel.

Pour le citer, « le fractal rappelle, à bon escient qu'il est des moments où la vie n'a plus la régularité et la rationalité d'un programme politique. A ces moments, le rêve et la réalité ne font qu'un, le fantasme devient une création de l'esprit collectif et crée à son tour cet esprit matérialisé qu'est tout acte créatif. Cette création n'a pas la consistance ni la solidité que voulait lui donner l'« homo faber » de la modernité, mais elle rappelle que, toujours et à nouveau, c'est du chaos illimité et indéfini que surgissent les formes nouvelles.»³³

³² Sur la distinction « espace lisse » / « espace strié », Mille Plateaux, op.cit.

³³ Michel Maffesoli, « considérations épistémologiques sur la fractalité », http://www.ceaq-sorbonne.org/maffesoli/ar_fractalite.htm

PAYSAGEOLOGIE PSYCHOGEOGRAPHIQUE DE LA SCHYSOSPHERE
POSTMODERNE : 2EME PARTIE

Plaidoyer pour une « psychotopologie du quotidien ».

La psychogéographie et la conception avant-gardiste de l'espace urbain chez les situationnistes fut donc indissociable des « vagabondages initiatiques » induits par un art de la dérive expérimentale, qui fut aussi un art de vivre semi-nomade et ludique, fait de déterritorialisation en suivant des flux de force, et de reterritorialisation sur des ambiances multiples.

En effet pour G. Debord, « entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif.»³⁴

Ainsi, les personnes pratiquant la dérive doivent renoncer aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles connaissent habituellement pour se laisser-aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent, faisant ainsi jouer la part de hasard et d'aléatoire dans le déterminisme chaotique de la matrice urbaine.

Car « il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes, et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort mal aisé.»³⁵

Par conséquent, étant donné l'action dominante des centres d'attraction qui doivent être analysés, « le terrain passionnel objectif où se meut la dérive doit être défini en même temps selon son propre déterminisme et selon ses rapports avec la morphologie sociale.»³⁶

En fin de compte, « les enseignements de la dérive permettent d'établir les premiers relevés des articulations psychogéographiques d'une cité moderne. Au delà de la reconnaissance d'unités d'ambiances, de leurs composantes principales et de leur localisation spatiale, on perçoit les axes principaux de passage, leurs sorties et leurs défenses. On en vient à l'hypothèse centrale de l'existence de plaques tournantes psychogéographiques. (...) On peut dresser à l'aide de vieilles cartes, de vues photographiques aériennes et de dérives expérimentales une cartographie influentielle.»³⁷

« courants constants », « points fixes », « tourbillons », « centres d'attraction », « unités d'ambiance », « articulations », « axes », « plaques tournantes », « cartographie influentielle », tels sont donc les objets de la dérive et de sa pensée psychogéographique qui, par ailleurs, privilégie et préconise la forme labyrinthique nous renvoyant ainsi à l'hypertexture rhizomatique du « réseau des réseaux » qu'est la réalité sociale.

G. Debord, précise que « le sentiment de la dérive se rattache naturellement à une façon plus générale de prendre la vie » et que « les difficultés de la dérive sont celles de la liberté ».

Ce qui en fait également, selon nous, une « machine de guerre nomade » contre les structures classiques et figées de la pensée rationaliste, fonctionnaliste, cartésienne, etc., à partir d'une

³⁴ Guy Debord, "Théorie de la dérive", op. cit.

³⁵ idem

³⁶ idem

³⁷ idem

réflexion sur l'architecture et l'urbanisme que nous étendrons pour notre part à l'architectonique sociétale.

En l'occurrence ici à l'architecture schizosphérique et fractale du Réseau-monde contemporain définissant la morphologie sociale caractéristique du paradigme esthétique postmoderne.

Par ailleurs tel que le précisait Guy Debord, « la psychogéographie est la part du jeu dans l'urbanisme actuel. À travers cette appréhension ludique du milieu urbain, nous développerons les perspectives de la construction ininterrompue du futur. La psychogéographie est, si l'on veut, une sorte de « science-fiction », mais science-fiction d'un morceau de la vie immédiate, et dont toutes les propositions sont destinées à une application pratique, directement pour nous. Nous souhaitons donc que des entreprises de science-fiction de cette nature mettent en question tous les aspects de la vie, les placent dans un champ expérimental.»³⁸

La dérive psychogéographique et son laisser-aller intuitif, impliquant un certain rapport au Destin et à la fatale beauté tragique de son déterminisme chaotique, peut donc venir compléter les fondements du « système de navigation » mentale proche d'une pensée sauvage, rhizomatique et connexionniste permettant de pister et de traquer les « signes » comme autant de données et informations.

En somme un « moteur de recherche » permettant d'établir une cartographie influentielle des « itinéraires mythiques », des flux, des courants constants, des points fixes, des tourbillons, des centres d'attraction et autres plaques tournantes dans une matrice de sites aux connexions partiellement préétablies afin d'engager une exploration de la schizosphère labyrinthique, des réseaux sociaux à l'hypertexture fractale, et ainsi de repérer les thématiques récurrentes, les événements, les nœuds d'informations et leurs configurations spécifiques modélisant les structures narratives de méta-récits relatifs à l'esprit du temps et aux tendances émergentes des mondes contemporains.

« ...les différents systèmes fragmentaires sont combinés et liés tout en restant identifiables, ils donnent la possibilité de créer, à travers les possibles parcours, un scénario tel un lecteur dans un hypertexte (...) qui introduit différentes relations entre les fragments. Ces variations dans les relations engendrent l'apparition de l'accident, l'imprévisible, l'inattendu... comme paramètre déterminant de l'hypertexte, capable d'intégrer l'événement dans sa forme interactive. Par conséquent le passage du texte à l'hypertexte est la transformation d'une écriture séquentielle – d'une structure articulée en une écriture événementielle. Le texte devient un jeu établissant des paramètres stables et instables entre ordre et désordre... »

C'est ainsi que « la création et la suite d'ambiances transforment l'axe d'une organisation linéaire séquentielle en une texture événementielle »³⁹

Vision nodale

³⁸ Guy-Ernest Debord, *Ecologie, psychogéographie et transformation du milieu urbain*, Fragment (deux premières pages d'un manuscrit de six pages) [21 mars 1959] http://www.chez.com/debordiana/francais/a_constant.htm

³⁹ cf. "Hypertexture", op. cit.

Dans le même ordre d'idée on pourra encore faire appel à la littérature, c'est-à-dire à « la fiction comme laboratoire anthropologique expérimental »⁴⁰, et notamment à l'imaginaire visionnaire et prospectif des auteurs de romans noirs et d'anticipation.

Deux genres issus de la rencontre du roman gothique fantastique de la fin du 18^{ème} siècle et de la Révolution Industrielle et qui, selon Maurice G. Dantec, dans l'explosion technoscientifique de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, « naissent au point de congruence entre la révolte romantique et le désir de puissance technique, ils en sont l'expression la plus pure, disons la plus hybride. Cette explosion, comparable à celle que nous vivons à bien des égards, a permis à la littérature de s'affranchir une bonne fois pour toutes des limites dans lesquelles la morale formelle bourgeoise, ou son homologue naturaliste prolétarienne entendaient les clôturer.»⁴¹

Et ainsi, « en laissant copuler gaiement science et fantasme, technique et désir », les pionniers ont inventé sans le savoir les principales lignes de force du 20^{ème} siècle.

De même pour cet auteur, l'explosion technoscientifique des cinquante dernières années semble être l'événement historique qui aurait été le plus escamoté par la littérature française de la même période, ce qui correspondrait bien à l'auto-amnésie à laquelle toute cette nation se serait livrée depuis 1945.

“Événement” ne traduit d'ailleurs pas précisément la véritable nature du phénomène, car il s'agit en fait d'une “tendance”, d'un “destin”, d'une “fatalité”, si vous préférez, bref de l'expression la plus crue du chaos déterministe.

(..) Or précisément le roman noir et le roman de “science fiction” sont les deux genres qui se sont le plus intéressés aux terribles dialectiques qui marient l'humanité avec sa destinée, c'est-à-dire aux efforts pathétiques déployés par les individus pour combattre cette pression de la flèche du temps, tout autant que pour l'accélérer, ou la mettre à leur service.»⁴²

Ainsi William Gibson, par exemple – chef de file du courant « cyberpunk » en littérature et dont les romans se situent toujours dans un futur proche extrapolant les tendances contemporaines postmodernes – développe une approche des mutations anthropologiques et sociétales qui sous-tend une philosophie de l'histoire originale et séduisante, mais aussi et surtout, tout à fait pertinente selon nous, car liée à l'avènement de la société de l'information, du cyberspace virtuel et du multimédia et correspondant à la mise en œuvre d'une pensée sauvage, intuitive, connexionniste, réticulaire et multidimensionnelle.

Une vision de l'histoire qu'il met en scène dans ses romans *Idoru* et *Tomorrow's parties*, où le personnage de Colin Laney incarne un « analyste quantitatif », investigateur spécialiste de la réalité virtuelle, dont la particularité est de posséder « un don pour les constructions de bases de données, et un défaut de concentration cliniquement diagnostiqué, qu'il pouvait commuter dans certaines circonstances en un état pathologique d'hyperconcentration. Ce qui faisait de lui un excellent chercheur... Les données pertinentes (...) consistaient dans le simple fait qu'il disposait d'une intuition parfaite pour la pêche aux modèles d'information : la sorte de signature qu'un individu appose par inadvertance sur le Net pendant qu'il ou elle vaque à ses occupations dans le monde à la fois trivial et infiniment multiplex de la société

⁴⁰ cf. Maurice G. Dantec, “la fiction comme laboratoire anthropologique expérimental”, in *Périphériques*, op. cit.

⁴¹ idem

⁴² idem

digitale. Le défaut de concentration de Laney, trop infime pour être même repéré par certaines machines, faisait de lui un zappeur naturel, capable de se déplacer d'un programme à un autre, d'une banque de données à une autre, d'une plate-forme à une autre, de façon, disons, totalement intuitive. (...) Laney était l'équivalent d'un rhabdomancien, une sorte de sorcier de la cybernétique.

(...) Il avait rejoint Slitscan après avoir quitté DatAmerica, où il avait été chercheur sur un projet de code nommé TIDAL. (...) Il avait passé son temps à filtrer des flots de données indifférenciées, à la recherche des « points nodaux » qu'une équipe de scientifique français – tous fanas de tennis – lui avait appris à reconnaître, et pas un d'entre eux ne s'était préoccupé d'expliquer à Laney ce qu'étaient ces points nodaux.»⁴³

Toujours est-il que Colin Laney développe une intelligence particulière des « points nodaux », et autres informations clés, suite au conditionnement de sa vision par l'expérimentation sur la population-cobaye de l'orphelinat de son enfance d'une substance nouvelle et secrète dénommée « 5-SB ».

En vieillissant, il développe le syndrome dit « du traqueur », une véritable obsession à tel point que « la progression de Laney à travers toutes les données du monde (ou cette progression de données à travers lui) est depuis longtemps devenue non pas ce qu'il fait mais bien plutôt ce qu'il est. Le trou, ce vide au coeur de son être, cesse de le troubler. Il est un homme porteur d'une mission, bien qu'il s'avoue volontiers ignorer la nature de cette mission.»⁴⁴

Les « points nodaux » sont comme des concrétions, des nœuds d'informations convergentes, on pourrait dire des « attracteurs étranges »⁴⁵ formées à partir du chaos déterministe des flots de données générées au quotidien par les existences de tout un chacun et mettant en évidence des combinaisons aléatoires de facteurs, des concours complexes de circonstances, des constructions plus ou moins « hasardeuse » de situations illustrant la génétique d'événements en gestation et concernant aussi bien les destinées individuelles que collectives, s'entrecroisant dans une mystérieuse alchimie.

« Oui, Harwood l'intéressait, et pour une bonne raison; son intelligence des points nodaux, ces points à partir desquels se dessinait un changement, ramenait de façon répétée Harwood à son attention. Ce n'était pas tant le fait de se concentrer sur le personnage mais bien plutôt le constat que les choses s'orientaient vers Harwood, de façon gentiment inéluctable, comme l'aiguille d'une boussole marque invariablement le nord magnétique.»⁴⁶

C'est ainsi qu'il intègre une vision de l'histoire faite de l'interprétation de la configuration spécifique, c'est-à-dire de l'agencement dans une sorte de géométrie fractale de la forme prise par les « points nodaux » comme multiplicités interconnectées dans les nuages de données accessibles par l'infosphère du Net et autres réseaux numériques.

« Mais en passant un peu plus de temps à parcourir les aspects du flot concernant Harwood et les activités de son entreprise, Harwood Levine, il lui avait paru évident qu'il y avait là un lieu

⁴³ William Gibson, Idoru, op. cit.

⁴⁴ William Gibson, Tomorrow's parties, op. cit.

⁴⁵ sur les "attracteurs étranges" et la théorie du chaos déterministe voir notamment James Gleick, La théorie du chaos, vers une nouvelle science, ed. Flammarion, 1991.

⁴⁶ William Gibson, op. cit.

géométrique de points nodaux, une espèce de métanode, et qu'il se passait là quelque chose de très gros, bien qu'il fût incapable de préciser son intuition. Son étude compulsive de Harwood et des choses harwoodiennes l'avait amené à reconnaître que l'histoire aussi était sujette à la vision nodale, et l'idée qu'il se faisait maintenant de celle-là avait peu, voire pas du tout, de relation avec celle généralement admise.

(...) Mais l'histoire que Laney avait découverte à travers les caprices de sa vision conditionnée par les prises répétées de 5-SB, était une chose radicalement différente. Elle était la forme composée de chaque récit, chaque version; elle était cette chose que lui seul (à sa connaissance, en tout cas) pouvait voir.

Au début, il avait été tenté de partager sa découverte avec l'idoru. Peut-être s'il lui montrait, cette entité post-humaine émergente qu'elle représentait pourrait-elle partager avec lui la même vision. Et il avait été déçu quand elle lui avait finalement avoué ne pas voir ce qu'il voyait; que cette capacité qu'il avait de saisir les points nodaux, ces systèmes émergents de l'histoire, lui était, à elle, étrangère, et le resterait probablement même quand elle aurait encore évolué.»⁴⁷

Ce sont donc également ces « points nodaux », ces systèmes émergents de l'histoire que nous nous attacherons à détecter tel un rhabdomancien.

Les points nodaux comme « nœuds d'informations » et « multiplicités interconnectées » sont comme des carrefours stratégiques, des gares de triage, des zones charnières et des tourbillons ou encore ces « trous noirs » et « supernovae » de la galaxie vers lesquels le cours des choses tend et ramène inexorablement.

Ils renvoient aussi aux « centres d'attraction » ou aux « plaques tournantes psychogéographique » de la dérive situationniste.

Les flots de données et informations y convergent à la manière des eaux ruisselantes du réseau de rivières d'un bassin hydrographique.

Transposés au corps social ils ont quelque chose des « points vitaux » formés par le Qi, cette force vitale en mouvement de la médecine et de la tradition taoïste chinoise.

Ce sont les « signes » de la démarche herméneutique, les « connexions » neuronales du cerveau planétaire et de sa pensée sauvage mais aussi les « correspondances » baudelairiennes :

« La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observe avec des regards familiers

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.»⁴⁸

⁴⁷ idem.

⁴⁸ Charles Baudelaire, "correspondances", in Les Fleurs du Mal, Librairie Générale Française, 1972.

Ce sont donc des événements, des ambiances, des références et des thématiques récurrentes rencontrées au cours de multiples déambulations et pérégrinations quotidiennes puis de dérives exploratoires et de vagabondages impliquant un mode de navigation mentale en état de conscience défocalisée dans « les mailles du réseau »⁴⁹ au coeur de l'hypertexture schizosphérique de la société de l'information.

Événements, ambiances, discussions, correspondances, messageries, entretiens, bibliothèques, librairies, bouquinistes, presse, radio, télévision, cyberspace, etc., se répondent et entrent en résonance « comme de longs échos qui de loin se confondent dans une ténébreuse et profonde unité » pour former l'infosphère schizo-matricielle, cette « forêt de symboles » et de « paroles confuses » au « regard familial » qui est l'environnement « naturel » et quotidien où émergent les nébuleuses et constellations de points nodaux.

Pour une « psychotopologie du quotidien »

On a pu parler de « rhabdomancien, sourcier sorcier de la cybernétique » à propos de la vision nodale et des qualités intuitives du personnage de Colin Laney dans les romans de William Gibson.

De même Hakim Bey dans son essai sur les « zones autonomes temporaires » – que l'on considérera d'ailleurs comme le texte archétypal, le type-idéal voire le « manifeste » de l'underground postmoderne – évoque l'idée méthodologique d'une « psychotopologie du quotidien » qu'il définit métaphoriquement comme « l'art du sourcier des Tazs potentielles.»⁵⁰

La « psychotopologie du quotidien » n'est, bien-sûr, pas sans rappeler la « psychogéographie » situationniste et sa dérive urbaine expérimentale, mais aussi cet aspect topologique des cartes mentales aborigènes et ses itinéraires mythiques ainsi que la « cartographie schizo-analytique » qui dans leur diversité recouperaient un aspect universel de la pensée, par son côté sauvage et non domestiqué par le rationalisme de la Modernité.

« Ici, nous devrions introduire la notion de psychotopologie (et topographie) comme « science » alternative à celle de la surveillance et à la mise en carte étatique, à son « impérialisme psychique ». Seule la psychotopographie peut produire des cartes 1 :1 de la réalité, car seul l'esprit humain maîtrise la complexité nécessaire à sa modélisation. Mais une carte 1:1, virtuellement identique au territoire, ne peut pas contrôler celui-ci. Elle ne peut que suggérer, au sens d'indiquer, certaines de ses caractéristiques. Nous recherchons des « espaces » (géographiques, sociaux-culturels, imaginaires) capables de s'épanouir en zones autonomes – et des espaces-temps durant lesquels ces zones sont relativement ouvertes, soit du fait de la négligence de l'Etat, soit qu'elles aient échappé aux arpenteurs ou pour quelque'autre raison encore.»⁵¹

La « psychotopologie du quotidien » comme pratique ludique-constructive, flaire la maturité des événements et entre résonance avec le « génie du lieu » et « l'esprit du temps ».

⁴⁹ Cf. Bruce Sterling, *Les mailles du Réseau*, ed. Denoël, folio, 1990.

⁵⁰ Cf. Hakim Bey, *TAZ, Zone Autonome Temporaire*, op. cit.

⁵¹ idem

Elle implique notamment le concept de « nomadisme psychique » comme « machine de guerre » fondée sur « une vision du monde post-idéologique, multiperspectives capable de se déplacer « sans racine » (...) en traçant sa route grâce à d'étranges étoiles qui pourraient être des amas lumineux de données dans le Cyberspace ou peut-être des hallucinations.»⁵²

Soit dit en passant, cette mise en parallèle des notions d' « hallucination » et d'« amas lumineux de données dans le cyberspace » comme « étranges étoiles » jouant le rôle de « signes » et autres indicateurs directionnels, nous replace évidemment dans l'optique chamanique et son état de conscience défocalisée où les hallucinations et même les rêves semblent pouvoir constituer une source d'informations, de savoir et de connaissances.

Outre le fait que pour W. Gibson dans *Neuromancien*, la matrice du cyberspace est une « hallucination consensuelle », J. Narby montre donc que le mode hallucinatoire, notamment sous l'effet de l'ayahuasca, a quelque chose de l'immersion dans une réalité virtuelle noosphérique supportée par un réseau planétaire.

Ainsi, les Amérindiens d'Amazonie en contact avec la société englobante et ayant eu des expériences avec l'ayahuasca comparent souvent, semble-t-il, cette substance hallucinogène à la « télévision de la forêt » et les effets de son ingestion avec le fait de visionner des films. De plus, « les ayahuasqueros affirmaient que les images sonores hautement sophistiquées qu'ils voyaient et entendaient dans leurs hallucinations étaient interactives, et qu'il était possible de dialoguer avec elles.»⁵³

Pour Bertrand Hell, la grande adaptabilité du chamanisme au changement – perceptible dans la plasticité des représentations de l'invisible et le pragmatisme des rites lui ayant permis parfois de se fondre dans les grandes religions dominantes comme le bouddhisme en Mongolie et en Asie du Sud-Est, le christianisme en Amérique du Sud ou l'islam en Asie centrale – montre surtout la formidable vitalité de la pensée sauvage qui « reste une manière essentielle de penser un monde dont ni la science ni la modernité n'arrivent à gommer la dimension aléatoire.»⁵⁴

Et c'est justement parce qu'il est étroitement associé à l'aléatoire et à la transgression que le chamanisme n'a jamais donné naissance à une Eglise, car fixer des canons serait contraire aux idées d'un désordre récurrent et d'un inconnu toujours prêt à se manifester.

Des idées aujourd'hui corroborées par les nouvelles sciences de la complexité, des systèmes dynamiques, de la fractalité, en somme par « la théorie du chaos déterministe », véritable « révolution copernicienne » bouleversant le paradigme rationaliste cartésien.

Comme le mentionne d'ailleurs B. Hell, pour tout rationaliste inspiré par les Lumières, le chamanisme n'est « que « fumisterie », selon l'expression de Johann Georg Gmelin, savant allemand du 18^{ème} siècle confronté à un rituel toungouse. Et c'est au nom de la même raison, d'Etat ou d'Eglise, peu importe, que se mèneront les combats contre l'obscurantisme. Non seulement l'idéologie positiviste niera l'existence des savoirs indigènes, mais elle entreprendra contre eux de véritables campagnes d'éradication par la violence.»⁵⁵

⁵² idem.

⁵³ Jeremy Narby, *Le Serpent Cosmique*, op. cit.

⁵⁴ Bertrand Hell, op.cit.

⁵⁵ idem

Ce qui explique aussi la « fascination qu'exerce le chamanisme extatique dans certains milieux de la contre-culture occidentale depuis les années 1960.»⁵⁶

Il faudrait ici encore se référer à « l'anarchisme épistémologique » de Paul Feyerabend et à son « dadaïsme désinvolte ».

Cet épistémologue, ancien élève de Karl Popper, démontre magnifiquement, notamment dans *Adieu la Raison* et *Contre la méthode*, que les « Lois de la Raison » soumettent la pratique scientifique à des règles strictes et immuables qui tendent à simplifier et uniformiser en définissant des domaines de recherche séparés auxquels on attribuera une « logique » propre qui conditionnera le chercheur.

Il s'agit donc d' « inhiber les intuitions qui pourraient conduire à un estompage des frontières. (...) Son imagination est entravée, et même son langage cesse de lui appartenir.»⁵⁷

Or, le monde que nous voulons explorer étant largement inconnu, « nous devons donc rester ouverts à toutes les options, sans nous limiter à l'avance. (...) Les efforts pour découvrir les secrets de la nature et de l'homme entraînent donc le rejet de tout principe universel et de toute tradition rigide.»⁵⁸

L'histoire des sciences montre, en effet, qu'il n'y a pas une seule règle, aussi évidente, plausible et solidement fondée sur le plan épistémologique soit-elle, qui n'ait été transgressée, et pour le plus grand bien du progrès de la connaissance.

« L'idée d'une méthode basée sur des principes rigides et immuables auxquels il faudrait absolument se soumettre pour la conduite des affaires de la science rencontre des difficultés considérables lorsqu'elle se trouve confrontée avec les résultats de la recherche historique. (...) En réalité, des événements et développements tels que l'invention de l'atomisme dans l'Antiquité, la révolution copernicienne, l'avènement de l'atomisme moderne (théorie cinétique, théorie de la dispersion, stéréo-chimie, théorie des quanta), la naissance progressive de la théorie ondulatoire de la lumière n'ont pu se produire que parce que quelques penseurs ont décidé de ne pas se laisser emprisonner par certaines règles méthodologiques « évidentes », ou bien parce qu'ils les ont transgressées involontairement. Cette idée est l'un des acquis majeurs des récentes discussions sur l'histoire et la philosophie des sciences.»⁵⁹

Quoi qu'il en soit, nous souscrivons ici aux principes posés par P. Feyerabend lorsqu'il affirme qu'il est clair que « l'idée d'une méthode fixe, ou d'une théorie fixe de la rationalité, repose sur une conception trop naïve de l'homme et de son environnement social. Pour ceux qui considèrent la richesse des éléments fournis par l'histoire et qui ne s'efforcent pas de l'appauvrir pour satisfaire leurs bas instincts – leur soif de sécurité intellectuelle, sous forme de clarté, précision, « objectivité », « vérité » – pour ceux-là, il devient clair qu'il y a un seul principe à défendre en toutes circonstances et à tous les stades du développement humain. C'est le principe : tout est bon.»⁶⁰

Et c'est en accord avec ce principe que l'on pratiquera, comme le préconise Hervé Fischer, un « néo-romantisme critique » face à la naïveté du rationalisme prométhéen (ou plutôt

⁵⁶ idem

⁵⁷ Paul Feyerabend, *Contre la méthode*, esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance, éd. du Seuil, 1979. et *Adieu la raison*, éd. du Seuil, 1989.

⁵⁸ idem

⁵⁹ idem

⁶⁰ idem

apollinien) et son prosélytisme technoscientifique, progressiste et productiviste, fondé sur une volonté de domination de la Nature.

A l'instar des « artistes-chercheurs » faisant fi des divers conformismes de pensée et des valeurs morales du bourgeoisisme, nous naviguerons à l'instinct dans notre exploration innovatrice de valeurs alternatives, de modèles inédits de relations humaines, de communications, de logiques associatives et de conceptions audacieuses de l'espace et du temps.

« La réflexion actuelle sur l'entrée de l'humanité dans l'âge du numérique, le questionnement sur ce que pourrait être le posthumanisme face aux défis des manipulations génétiques, de l'intelligence et de la vie artificielles, d'une démocratie électronique, et aux audaces de la technoscience nous conduisent à repenser notre cosmologie. Et c'est là tout un défi pour les artistes contemporains, invités à élaborer une nouvelle esthétique du temps et de l'événementiel, une nouvelle image du monde et de son simulacre numérique.»⁶¹

Quoiqu'il en soit, ce dont il s'agit ici c'est bien d'une socio-anthropologie compréhensive qui adopte une « méthode de recherche intuitive » et que l'on résumera sous la notion de « psychotopologie du quotidien ».

Il s'agit donc d'un « système de navigation » mentale et d'un « moteur de recherche » perçu comme une variation de la démarche herméneutique et phénoménologique se revendiquant de l'« anarchisme épistémologique », du « dadaïsme désinvolte » et du « néo-romantisme critique » comme « machine de guerre nomade » contre le rationalisme cartésien.

Elle se fonde sur un état de conscience défocalisée, un nomadisme psychique expérimentant une dérive psychogéographique de la pensée, sur le mode sauvage, réticulaire et multidimensionnel, dans l'infosphère schizo-matricielle et rhizomatique de l'hypertexture sociétale afin d'opérer un repérage des « points nodaux », des « formes » et autres « signes » de mutations socio-anthropologiques, en flairant la maturité des événements et en suivant les lignes de fuite et de rupture, les « flux de force » et les « points de puissance » créés par les flots d'informations pour établir une « anti-généalogie » et/ou une cartographie cognitive influentielle déterminant les configurations sociales et systèmes émergents de l'histoire, et par conséquent les « scénarios du futur » qui découlent potentiellement de ces tendances émanant de la Puissance souterraine dans l'actuel et le quotidien.

Prospection, prospective et anticipation

C'est bien la mise en œuvre intuitive et largement inconsciente de cette pensée nomade qui nous a permis d'explorer cette « métanode » qu'est la notion de « Schizosphère », entendue comme paysage mental en devenir, vision du réseau-monde, actualisation de nouveaux paradigmes esthétiques à l'heure de la société digitale, des technologies rhizomatiques de communication électronique, et du multimédia.

Autant dire à l'ère de la « génération numérique » et technoïde de nos années « ground zéro » contextualisée par une déferlante nihiliste et marquée par une géopolitique du chaos : globalisation du capitalisme post-industriel de troisième type, tribalisation micro-locale,

⁶¹ Hervé Fischer, *Le romantisme numérique*, éd. Fides, 2002.

prolifération fractale de machines de guerre nomades, réseaux mafieux, conflits ethniques, fanatismes religieux, terrorisme métapolitique, guérilla et contre-guérilla hi-tech, virus et bombes informatiques, menaces bactériologiques, etc..

Tout un univers fascinant et angoissant de l'ombre, du secret, de la conspiration – des antichambres du pouvoir et des agences de renseignements aux organisations clandestines – théâtre des opérations de cette étrange « part du diable », ce côté obscur, ce démon intérieur, en somme le principe du « mal » comme « centralité souterraine », expression occulte de la tendance lourde de l'espèce humaine à renouer avec son animalité prédatrice. Volonté de puissance destructrice/créatrice. Explosif retour, pour le meilleur et pour le pire, d'une nature refoulée. Effet pervers d'une dénégation des forces vitales, des sentiments, des instincts, des passions, des émotions, des affects.

Renaissance de la « Tragédie », épanouissement des « fleurs du mal » :

« Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes
Dans nos cerveaux ribotes un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leur plaisants dessins,
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie »⁶²

Ce contexte événementiel alimente les nouveaux paradigmes esthétiques qui modélisent les structures narratives de méta-récits relatifs à « l'esprit du temps » et à son imaginaire apocalyptique de la décadence, du déclin, de la chute, de la saturation, de la catastrophe comme point final et comme préliminaire.

Les arts contemporains, la poésie, la littérature, la BD, le cinéma et la « pop culture » en général reflètent souvent cet « esprit du temps », sa texture événementielle, ses valeurs et son imaginaire fait d'archétypes ressurgissant des profondeurs noires de l'inconscient collectif. C'est d'ailleurs la saisie de ces archétypes et leurs transpositions qui peut faire le succès de tel ou tel scénario.

Outre le cinéma et la littérature, on pourrait là aussi faire référence au « situationnisme » des jeux vidéo opérant des interactions de plus en plus efficace entre le réel, l'actuel et le virtuel. (Cf. Splinter cell, Rainbow six, Ghost recon, Conflict desert storm, etc.)

Mais il arrive aussi que les artistes contemporains recherchent des paradigmes fondateurs et des esthétiques nouvelles reposant sur des métaphysiques prédatrices inexplorées transfigurant radicalement les valeurs en jeu et les formes plastiques, dominantes mais décadentes, car la plus grande œuvre que puisse envisager un artiste, l'œuvre totale, serait de fonder une civilisation.

Ce qui fait bien écho à l'enjeu épistémologique mis en avant par la démarche prospective des différentes avant-gardes contre-culturelles de l'underground pratiquant en quelque sorte un « nihilisme actif » destiné à provoquer un ouragan qui métamorphosera le morne désert des

⁶² C. Baudelaire, "au lecteur" in Les fleurs du mal, op. cit.

cultures épuisées pour reprendre la formule de Nietzsche à propos du « dionysisme » et de sa lucide conception salutaire d'une profondeur tragique de l'existence.

On retrouve quelque chose de similaire, quoique inversée, dans 32 décembre la dernière BD futuriste d'Enki Bilal, avec « l'art du mal absolu » (absolute evil art) d'optus warhole alias Jefferson Holeraw, leader machiavélique et tyrannique d'Obscurantis Order, une organisation terroriste sectaire prônant un intégrisme monothéiste absolu.

Par ailleurs, on le sait, il y a des interconnexions entre l'art contemporain, l'architecture et l'urbanisme qui recherchent et développent les paysages psycho-sensoriels et les environnements matriciels de nos vies quotidiennes.

Ainsi, au cours de nos diverses déambulations dans l'infosphère multimédia du réseau-monde à la recherche des « points nodaux » on a pu, par exemple, repérer le projet « liquid axis », primé en 1997 dans le cadre du concours international de la capitale culturelle Thessaloniki et élaboré à l'aide d'Internet en collaboration avec l'architecte autrichien Siegfried Peichler.

Ce projet interroge les mutations formelles induites par l'avènement des nouvelles technologies de communication et son architecture de l'information non-linéaire en proposant la vision d'une hypertexture rhizomatique étendue à l'espace urbain.

« Le rapprochement entre des modes de communication (l'hypertexte) et des modèles spatiaux (la ville) questionne ainsi la mutation structurelle et sémantique de notre environnement. La comparaison de l'hypertexte comme support polysémique de fragments dispersés et interconnectés, à des structures spatiales et sociales de la ville, nous permet de réfléchir aux possibles implications spatiales des nouvelles technologies de l'information. L'extrapolation des concepts de l'hypertexte permet de concevoir de nouveaux concepts urbains, basés sur une nouvelle compréhension de la ville, de sa cohérence et de sa signification.

Le projet " Liquid axis " met préalablement en question la structure urbaine, le médium, la ville dans sa métastructure. Le passage du texte à l'hypertexte, comme mutation d'un modèle figé en une structure ouverte et fluide, est associé dans le projet au changement de la ville, d'une structure fixe à une situation liquide – système.»⁶³

Mais c'est aussi « New Babylon » de Constant l'ex-situationniste, architecte et artiste hollandais qui déclarait dans les années 60 que nous étions en train de devenir nomades. « New Babylon » comme le rappelle Marie-Ange Brayer est l'imagination de « la première ville globale où le déplacement des individus entraîne la transformation de l'architecture. « New Babylon » n'est qu'une carte, un espace vectorisé par les déplacements. En cela, Constant perpétue les préceptes des « situations urbaines mouvantes » défendues par Debord et les situationnistes.»⁶⁴

C'est une structure dynamique en continuelle transformation privilégiant les formes labyrinthiques et suspendues et où le facteur temps, la quatrième dimension, joue un rôle considérable.

Marie-Ange Brayer – responsable du Fonds Régional d'Art Contemporain du Centre et commissaire de l'exposition Archilab à Orléans – dans sa réflexion autour de la notion de «

⁶³ Hypertexture, op. cit.

⁶⁴ Marie-Ange Brayer, Cartes, <http://www.archilab.org/public/2000/catalog/brayerfr.htm>

cartes » en architecture nous livre un ensemble de concepts, de projets et de réalisations innovatrices et prospectives constituant elle-même une ébauche de cartographie typologique des paysages générés par de telles œuvres tentant de répondre aux défis des mutations contemporaines.

« Le monde digital s'enroule et se déroule, se plie et se distord. La mutation des paradigmes s'est effectuée au profit des systèmes dynamiques et processuels, de la générativité de la forme, d'un univers complexe de synapses. (..) A l'objet architectural clos sur lui-même, se sont substituées de nouvelles géométries fractales, qui mettent en connexion le local avec le global, revendiquent les irrégularités et les singularités (..). Connexion, mouvance, coexistence de dimensions multiples, les hétérogénéités vivent en syntonie dans cet univers machinique. (..) L'architecte qui entend s'emparer de cette complexité, - culturelle, sociale, politique, territoriale, digitale -, se voit d'emblée confronté à un monde instable, fluctuant, troué d'infiltrations de toutes sortes, tissés d'élasticité, traversé de flux et de reflux, d'analogies et de variations, tout à la fois différentiel et homothétique.»⁶⁵

Ainsi Mari-Ange Brayer relève des paysages artificiels, de dérivation, fractals, sémantiques et cinématiques respectivement par étagements, soulèvements, plissements, déploiements, mouvements pour conclure que la carte est un rhizome à entrées multiples, une fonction de médiation entre le champ cognitif et un domaine intertextuel. Elle insuffle à l'architecture un mouvement virtuel implicite, elle est elle-même devenue un flux.

Il faudrait pour finir montrer comment ce réseau de paysages virtuels entrent en résonance avec l'imaginaire visionnaire des auteurs de romans d'anticipation.

Considérant la fiction comme le laboratoire de l'avenir, la littérature produisant le monde et non l'inverse, elle ferait de nous des « témoins du futurs » comme l'affirme l'écrivain Maurice G. Dantec.

Ce dernier dans son roman *Villa Vortex* (66), à travers la chronique de la mort annoncée des démocraties européennes narre notamment la désintégration de la « polis » dans la Ville-Monde qui devient la figure même de l'urbanisme du futur : un biotope réticulaire formé par le chaos hyperurbain.

Enfin, dans le même ordre d'idée et pour conclure cette « paysageologie psychogéographique de la Schizosphère postmoderne », un exemple des plus intéressants serait peut-être celui de « la Cité fortifiée » que l'on trouve encore une fois dans les romans de William Gibson, *Idoru* et *Tomorrow's parties*.

Il s'agit d'une zone autonome, une interzone, sorte d'utopie pirate interstitielle en réalité virtuelle recluse dans un recoin fractal du Net et créée par des hackers sur le modèle d'une ville chinoise interlope proche de Hong Kong échappant à toute législation du fait d'un vide juridique en matière de contrôle territorial. « La Cité fortifiée » est donc sa reproduction numérique à partir des données, de l'histoire, des cartes, des photos, etc.

« ...immeuble, biomasse, falaise menaçante, sur un nombre infini de strates, rien d'égal ou de régulier. Mosaiques accumulées au hasard des balcons étroits, milliers de petites fenêtres renvoyant des rectangles de brouillard blanc et plat. En étendant de chaque côté la vision périphérique, et vers le haut, la crête irrégulière de cette façade déchiquetée, la fourrure noire

⁶⁵ idem

d'un tuyau tordu, des antennes pendant sous un enchevêtrement de câbles. Et au-delà de cette frontière raturée un ciel où des couleurs s'étalaient comme de l'essence sur l'eau.

- Hak Nam, dit-il, derrière elle.

- Qu'est-ce que c'est ?

- « La Cité des ténèbres ». Entre les murailles du monde. »⁶⁶

⁶⁶ William Gibson, Idoru, op. cit.